

# UN «VENENO PARA EL ALMA DIFÍCIL DE COMPARTIR» O LA VERGÜENZA EN LA LITERATURA INFANTIL Y JUVENIL CONTEMPORÁNEA

Régine ATZENHOFFER

Université de Strasbourg

r.atzenhoffer@unistra.fr

## Resumen

Nuestra investigación cuestiona las obras contemporáneas para jóvenes en francés y alemán sobre la esencia de la vergüenza, estudia sus manifestaciones y su gran complejidad. La vergüenza amenaza la integración social de los héroes tanto como su afectividad porque causa no sólo una ruptura con su entorno, sino sobre todo con ellos mismos. Entonces buscan consuelo en el mundo exterior o se refugian en sí mismos. En situaciones de humillación, ven su autoestima destrozada y el sentimiento de vergüenza que sienten genera consecuencias como la violencia, la ira, etc.

**Palabras clave:** literatura juvenil, vergüenza, ira, anorexia, Alzheimer

# UN « POISON DE L'ÂME DIFFICILE À PARTAGER<sup>1</sup> » OU LA HONTE DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE CONTEMPORAINE

## Résumé

Notre travail questionne des œuvres contemporaines pour la jeunesse en langue française et allemande sur l'essence même de la honte, étudie ses manifestations et sa grande complexité. La honte menace autant l'intégration sociale des héros que leur affectivité car elle provoque non seulement une

---

<sup>1</sup> Terminologie empruntée à Boris Cyrulnik, *Mourir de dire la honte*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 20.

rupture avec leur environnement, mais surtout avec eux-mêmes. Ils cherchent alors une consolation à l'extérieur ou se replient sur eux-mêmes. Dans des situations d'humiliation, ils voient leur estime personnelle voler en éclats et le sentiment de honte éprouvé engendre des corollaires comme la violence, la colère, etc.

**Mots-clés:** littérature de jeunesse, honte, colère, anorexie, Alzheimer

## **A “POISON IN THE SOUL DIFFICULT TO SHARE” THE SHAME IN CONTEMPORARY NOVELS FOR YOUNG ADULTS**

### **Abstract**

This research work deals with the relationships between the literature aimed at teenagers and shame, in narratives written by French and German contemporary authoresses. These writers relate young people's inner voicing, the shame they feel when facing their devastated bodies and their sick parents. The point is to examine the varied topical statements linked with the literary treatment of shame and its manifold instances and the perceptions of the side effects of anorexia and Alzheimer. It also analyses the impacts which mostly affect young people such as hate and anger.

**Keywords:** youth literature, shame, anger, anorexia, Alzheimer

Si la « grande » littérature prend en charge la honte qu'elle exprime et transfigure, il est légitime de se demander quelle place lui est accordée dans le roman pour adolescents. La recherche, jusque-là, ne s'est guère attachée aux représentations de la honte dans ce genre littéraire et a laissé, peu ou prou, ce champ inexploré. Comment les écrits contemporains destinés à un jeune lectorat explorent-ils cet affect et comment celui-ci s'y exprime-t-il ? Ces œuvres méritent d'être questionnées sur l'essence même de la honte, ses manifestations et sa grande complexité qui naît d'un élément extérieur aux héros (la maladie d'Alzheimer d'un parent), d'un trouble psychologique (l'anorexie), du regard des autres qui agit comme déclencheur ou par la remémoration ou l'anticipation de la découverte d'un fait jugé humiliant.

## Un « poison de l'âme difficile à partager » ou la honte dans la littérature de jeunesse contemporaine

Dans des récits de romancières contemporaines, allemandes et françaises<sup>2</sup>, cette émotion possède sa propre physiologie et ses caractéristiques (rougissement, regard baissé, nuque courbée, ...) associées à un sentiment d'indignité, des pensées d'infériorité et de dévalorisation. Elle contribue à couper des autres les protagonistes qui la ressentent et dont le corps met en lumière les secrets qu'elle trahit. Car l'instant fulgurant de la honte est celui du dévoilement ou du démasquage de l'intime, de tout ce qui, à l'improviste, laisse échapper et livre à l'autre un fragment d'intimité. Elle est le sentiment ressenti lorsque les actes ou l'identité ne correspondent pas aux normes du groupe auquel les héroïnes appartiennent – ou souhaiteraient appartenir – et menace tout autant leur intégration sociale que leur affectivité, car elle provoque, non seulement une rupture avec leur environnement, mais surtout avec elles-mêmes. Privés de support intérieur et, par conséquent, de sécurité interne, ces « êtres de papier » deviennent extrêmement vulnérables et cherchent une consolation à l'extérieur ou se replient sur eux-mêmes. Dans des situations d'humiliation, ils voient leur estime personnelle voler en éclats et la honte éprouvée engendre des corollaires dont la violence verbale et physique et la colère. Honte de soi, de son histoire, de son image, de ses origines, de situations vécues et aussi d'un être proche, ce sentiment se vit, le plus souvent, dans le silence. Les héros s'en cachent autant qu'ils le cachent.

« **J'ai vraiment honte de ce que je suis** » (Bertin et Bertin, 2000, p. 46)

La rencontre littéraire avec des héroïnes souffrant de troubles alimentaires fait entendre toute la dimension de la honte et rend le lecteur sensible aux enjeux du regard de l'autre. Cette honte de soi et de son corps n'est pas exprimée d'emblée dans les romans pour adolescents. Elle se redouble en honte de la honte (Scotto Di Vettimo, 2001, p. 28), ce qui interdit d'en parler et inhibe la parole des héroïnes Miette (Bernos, 2000), Elise (Bertin et Bertin, 2000), Miriam (Arold, 1999), Nouk (Brisac, 1994), Katarina (Blobel, 2013) et Kathrin (Biermann, 2008). Niée ou dissimulée, y compris à elles-mêmes avant d'être éprouvée dans des contacts sociaux, elle constitue un sentiment social ne pouvant se ressentir que par l'intermédiaire d'un tiers honnisseur avant d'être intériorisée. Car la honte est d'abord un phénomène de reconnaissance. Il faut un autre devant lequel avoir honte de soi tel qu'on est exposé, sans rémission, à son regard : « La honte est appréhension unitaire de trois dimensions : *J'ai* honte de

<sup>2</sup> Marliese Arold, Clothilde Bernos, Marie Bertin & Roselyne Bertin, Brigitte Biermann, Brigitte Blobel, Geneviève Brisac, Kristina Dunker, Uticha Marmon, Jutta Richter, Françoise Robert, Marie-Sophie Vermot.

*moi devant autrui* » (Sartre, 1943, p. 328). Plutôt que de sentiment de honte, il paraît plus approprié de parler, dans ces romans, « d'affect de honte » car elle impacte surtout le corps de ces jeunes filles se ressentant comme laides, énormes et indignes d'être aimées. L'effondrement qui en découle touche leurs assises narcissiques et met leur être à nu. Mais quelle vérité cette émotion dévoile-t-elle ?

En attribuant un pouvoir excessif au regard de l'autre, elle permet, par là même, de révéler l'intimité du sujet et sa fragilité. Car hors du regard de l'autre, les héroïnes ne sont ni belles ni laides. La honte, selon Sartre, est toujours liée à l'autre :

La honte [...] est honte de soi, elle est reconnaissance de ce que je suis bien cet objet qu'autrui regarde et juge [...]. Avec cet être que je suis et que la honte me découvre, quelle sorte de rapport puis-je entretenir ? En premier lieu, une relation d'être. Je suis cet être. Pas un instant, je ne songe à le nier, ma honte est un aveu. Je pourrai plus tard user de mauvaise foi pour me le masquer, mais la mauvaise foi, elle est aussi un aveu, puisqu'elle est un effort pour fuir l'être que je suis. (Sartre, 1943, p. 307).

Aussi, si ses camarades de classe jugent Miriam ronde et disgracieuse, elle devient cet être au physique imparfait. Sa honte, en tant qu'affect ontologique, est dans, ce cas, celle d'une disgrâce aliénante, d'une laideur « hontologique » (Lacan, 1991, p. 19) qui nie toute possibilité de plaire : « Mon dieu, comme mon visage est grassouillet ! Miriam-le-brontosauve, la reine de la couenne de lard [...] Mon ventre n'est plus un ventre, mais un tambour » (Arold, 1999, p. 10-11). L'être du pour-soi est alors grignoté par l'en-soi. Elise, également, n'est plus que laideur entraînant un dessaisissement d'elle-même, une inexistence, une faille, à tel point que toute estime d'elle-même lui est rendue difficile, sinon impossible : « Je faisais encore plus petit cochon boudiné dans son maillot (Bertin et Bertin, 2000, p. 31) ; Je suis vraiment un gros tas [...] je ne ressemble à rien (*Ibid.*, p. 38) ; Je n'en peux plus d'être un boudin (*Ibid.*, p.39) ». Dans le symptôme de troubles alimentaires, l'émotion affecte la totalité de la surface corporelle, à la différence du rougissement qui se limite au visage. En ce sens, la transformation du corps des héroïnes anorexiques, induisant un corps maigre, assure la pérennité d'un regard sur soi vécu avec honte : les « os des côtes et des hanches » (*Ibid.*, p. 86) d'Elise saillent, elle a « un tout petit visage et de grands yeux » (*Ibid.*, p. 109), Miette a des « pattes d'oiseau » (Bernos 2000, p. 58), Miriam a « l'air cadavérique, [...] avec des cernes sous les yeux » (Arold, 1999, p. 82) et Lilja n'est plus « que la peau et les os » (Blobele, 2013, p. 188). Expérience d'un manque, le manque à être du sujet, la honte est un outil qui modifie et se superpose à leur identité. Mais si elle est une défense, de quoi est-elle censée protéger ces protagonistes ? Toutes ont montré un envahissement par le symptôme

**Un « poison de l'âme difficile à partager » ou la honte dans la littérature de jeunesse contemporaine**

alimentaire et une impossibilité d'en parler, tant cette question est recouverte par la honte. Le fait même de taire cette émotion la rend intéressante et invite à s'interroger sur la fonction qu'elle occupe dans le récit. Avant tout induite par le regard de l'autre, la honte énoncée par les héroïnes anorexiques semble être liée au comportement addictif et à sa conséquence, la transformation de leur corps. En réalité, il s'agit d'une problématique de honte plus profonde et, de ce fait, elle ne peut être réduite à un simple symptôme, mais doit être considérée comme une part intégrante d'une problématique plus globale, à savoir le fonctionnement psychique du sujet atteint de troubles alimentaires.

Mourir de faim, mourir de honte. La chronicisation de l'anorexie des héroïnes, conduisant à la transformation d'un corps devenant hors normes, peut se concevoir comme le dévoilement d'une honte sous-jacente. Ainsi, d'invisible, cette dernière apparaît au regard par le phénomène de la transformation physique, pour mieux se masquer derrière la honte secondaire d'être dénutrie. Leur solution inconsciente est de lancer, par le biais d'un « schéma squelettique » de tendances autodestructrices et auto-mutilantes, d'un corps hors norme, un appel « h-ontologique ». En cherchant à se libérer de leur corps qu'elles jugent impur, elles en viennent à attenter à leur propre vie. « Je suis en train de devenir un autre au prix de ma propre mort », écrivait J. Kristeva (Kristeva, 1980, p. 11). Il s'agit là d'un attentat avec préméditation au sens fort du terme, et dans la mesure où cet acte est réfléchi, d'un crime contre elles-mêmes traduisant l'impuissance à se différencier de la signature identitaire de cette apparence d'anorexique que, par-delà le regard de l'autre, elles reconnaissent être la leur. Serait-ce dire alors que ce lent suicide pour « délit de hideur » (Germain, 1994, p. 215) se structure de l'injure esthétique à la honte, de la honte à la haine de soi, de la haine de soi à « l'assassinat fatal » (Olievenstein, 1987, p. 72) cet effacement définitif de soi ? En perte de reconnaissance et de valeur, Nouk, tout comme Elise, Miriam, Katharina et Katrin, devient détestable à ses propres yeux, un être qui ne peut plus être qu'objet de répugnance, de dégoût et de haine. Face à ce sentiment extrême, elle ne trouve que la seule solution d'attenter à sa vie en privant son corps de nourriture. Car au commencement n'était pas seulement le regard de l'autre, mais la pureté. Pureté fantasmatique de l'androgynie que J. Kristeva dénonce comme étant « la mascarade la plus sournoise d'une liquidation de la féminité » (Kristeva, 1983, p. 92). Les héroïnes sont soumises à la honte d'être ce qu'elles donnent à voir d'elles-mêmes, c'est-à-dire un corps aux formes féminines visibles, et cette honte les conduit à générer les fruits d'une haine d'elles-mêmes. Leur angoisse insoutenable devant l'imperfection de leur physique entraîne un

besoin et une capacité de se punir, de le punir voire de l'anéantir et de s'anéantir. En refusant la nourriture, elles gravent dans leur corps les signes de la mort : la privation volontaire de nourriture (Brisac, 1994, p. 27) et leur corps réduit à l'état de squelette sont autant de manières d'éradiquer leur honte en mimant la mort – ou la morte. On retrouve là des traits d'Antigone : la dureté, l'intransigeance, l'exigence d'absolu et ce, malgré les différences d'époques, de lieux ou de croyances. Tout comme elle, les héroïnes n'admettent ni le regard d'autrui, ni les conseils, ni les remontrances, et se déclarent seules juges. C'est un mouvement quasi nietzschéen, le mouvement d'un éternel retour, de ce retour à l'être qui ne veut dépendre de rien ni de personne, car l'idée de manger, d'être esclaves de leur appétit suffit à ce qu'elles soient pétries de honte. Elles se servent de leur corps comme lieu de mise en scène de cette honte toxique qui exige d'elles une dissimulation constante de leur syndrome autodestructeur et automutilant.

A partir du moment où elles croient que leur vrai moi est imparfait et déficient, ces adolescentes fictionnelles ont besoin, pour dépasser leur honte, d'adopter un autre moi – un faux moi. Sitôt qu'elles s'y identifient, elles cessent d'exister psychologiquement, car adopter un moi fictif équivaut à un « meurtre de l'âme » (Balibar, 2004, pp. 65-83). Maigrir est, pour elles toutes, une expérience de la limite en même temps que celle du dépassement de leur honte d'elles-mêmes. Le corps androgyne est idéalisé ; il faut purger, épurer, purifier le corps réel, sexué, objet de dénégation – « corps étranger » dans la bulle idéale du Moi – en le débarrassant d'une nourriture indésirable : « Les pommes de terre farcies. Chaudes, brûlantes [...] elles deviennent un poison et plomb dans l'estomac, Nouk a l'impression que le poison va gagner ses veines, conquérir son corps, si elle ne se rue pas au-dessus de sa cuvette chérie (Brisac, 1994, p. 75) ; Je vomis [...], je me sens nettoyée et propre (*Ibid.*, pp. 52-53) ». Au cœur de la honte toxique, il y a la peur de se révéler à soi-même. L'héroïne honteuse se gardera de dévoiler son moi profond aux autres, mais, de manière plus significative encore, elle se gardera aussi de se révéler à elle-même.

Ce mal dont souffrent les héroïnes tisse autour d'elles une sorte de voile invisible qui exclut la rencontre et l'expérience avec l'Autre – et avec elles-mêmes : « Je ne suis plus reliée aux adultes. Mon chemin n'est pas le leur et ils n'y comprennent rien ; je suis extrêmement seule », constate Nouk (*Ibid.*, p. 50). Dominées par l'impérieux besoin de dissimuler leur profond sentiment d'un moi en rupture avec elles-mêmes, ce trou dans leur âme, elles agissent sous l'impulsion de la honte névrotique

## Un « poison de l'âme difficile à partager » ou la honte dans la littérature de jeunesse contemporaine

qui n'a d'autre expression, ici, que le langage du corps. Ces adolescentes deviennent un corps parlant, quand les mots ne suffisent pas à rendre compte de leur souffrance. Leur honte est à la fois le moteur et le carburant de tous leurs problèmes de compulsions. Cependant, plus elles mettent en actes leur assuétude, plus leur existence se détériore et plus leur honte grandit. Survient ensuite la honte de leur comportement boulimique / anorexique : c'est la méta-honte qui consiste en un déplacement de l'affect, une transformation de la honte de soi en honte de la mise en actes.

La honte toxique est un mal de l'âme qui emprisonne les héroïnes dans l'autodestruction et les désordres de la personnalité. Elle les conduit à la dépression, l'aliénation, l'isolation et possède une résonance particulière : par cet affect circulent les éléments constitutifs des œuvres du corpus, de lui jaillit la narration et, en lui, elle se parachève. L'émotion et le corps sont les lieux de surgissement de l'écriture comme ils sont aussi l'espace de son déploiement. Le corps, cependant, n'est pas une entité monolithique, il n'est pas le même d'un roman à un autre ou au sein d'un même roman : sain et beau au départ, par la honte, il devient malingre. Lieu de contradictions, corps et honte s'appréhendent au sein de « l'esthétique de l'ambivalence » (Semujanga, 1998, pp. 69-86) et acquièrent une dimension doublement figurative qui en fait un espace d'écriture et de lecture de la santé des protagonistes. Le corps cesse d'être un corps simple pour acquérir d'autres dimensions et la honte joue un rôle crucial dans le développement et le maintien des dysfonctions des héroïnes : plus que simple motif narratif, l'affect et l'enveloppe physique deviennent nœud de signification où l'écriture s'attache à cartographier l'évolution d'une affection morbide. En exhibant un symptôme qui frappe l'œil et réduit l'héroïne à un cadavre ambulatoire tout en taisant sa honte, le corps exprime la question suivante : « Que suis-je ? ». Nouk, Elise, Miriam, Katharina et Katrin s'interrogent sur le sens de l'existence et leur mal illustre la vision inquiète de Pascal sur la condition humaine : « Qui ne voit pas cela que l'homme est égaré, qu'il est tombé de sa place, qu'il la cherche avec inquiétude, qu'il ne peut la retrouver » (Pascal, 1670, 9/15).

Omniprésente dans la façon de penser, d'agir et de réagir des héroïnes, la honte est l'oppression de la peur d'être rejetée, mais aussi de celle d'être libre. Dans les « romans de la maigritude » de M. Arold, M. et R. Bertin, B. Biermann, B. Blobel et G. Brisac, elle est une douleur « à la fois subie et agie » (Lafay, 1992, p. 10). « J'aime la sentir toute la journée » (Brisac, 1994, p. 31), affirme Nouk. Se substituant pour un temps à la honte, une autre douleur, physique celle-ci, engendrée par la sensation de faim envahit sa conscience. En d'autres termes, elle est le moi et l'anti-moi confondus.

Le psychanalyste von Kaenel insiste sur le paradoxe qui la fonde : « Non seulement l'objet à percevoir coïncide avec notre propre corps, mais il se présente encore comme son propre mode de désignation. La douleur est une perception qui affecte et, conjointement, elle est l'affection elle-même » (von Kaenel, 1994, p. 191) Lourdemment présente, mais infra-sémantique, elle « fait signe, sans faire sens » (*Ibid.*, p. 190).

Contrairement à d'autres aspects des maux thématés, la souffrance psychique et la honte sont des aspects auxquels les romancières ne rendent justice que d'une manière très parcellaire. Elles n'en explorent réellement ni les détours, ni les sinuosités les plus profondes. Ce n'est pas par le biais d'une véritable immersion en son sein qu'elles étudient la « honte-douleur » mais au contraire dans une certaine mise à distance, car l'écriture de cet affect ne rime pas avec réalisme absolu. Leurs textes témoignent certes d'un travail sur la souffrance psychique et physique, inspiré en grande partie par la transformation du corps de leurs héroïnes adolescentes et souvent inséparable du caractère fatal du syndrome, mais la honte à proprement parler, plus difficile encore à narrer, n'est abordée qu'avec un remarquable dénuement lexical. Peut-être parce que la honte culmine dans le cri intérieur, celui que personne n'entend. Suggérée à travers l'effet qu'elle induit sur les personnages, elle est expérience linguistique : le jeune lectorat associe la honte à une souffrance silencieuse dans laquelle sont emmurées les héroïnes, toutes alexithymiques. En témoignent leurs relations interpersonnelles marquées par une mise à distance et leur difficulté à communiquer verbalement cette honte d'elles-mêmes qu'elles ressentent lors de phases de boulimie suivies de vomissements provoqués et qui laissent transparaître un affect qui les resubjective. « Avoir honte signifie : être livré à l'inassumable », affirme G. Agamben (Agamben, 1999, pp. 136-137). La partie visible de l'affect de honte est la compulsion de répétition et l'identité des héroïnes se construit sur le trouble alimentaire, symptôme honteux. Autrement dit, la construction du symptôme est une modalité d'être et, par conséquent, socle de reconstruction de l'identité de ces adolescentes. Leurs troubles alimentaires sont donc à considérer comme un avatar de la honte, comme une manifestation physique plus généralisée que ne le serait le rougissement. Et cette honte est une « affaire éminemment personnelle » (Levinas, 1982, pp. 85-87) : Nouk, Elise, Miriam, Katharina et Katrin l'éprouvent comme un malaise intime. L'impossibilité de s'évader du contexte social, familial et de leur corps dévoile « le fait d'être rivé à soi-même, l'impossibilité radicale de se fuir pour se cacher à soi-même, la présence irrémédiable du moi à soi-même » (*Ibid.*). Ce que la honte



## Un « poison de l'âme difficile à partager » ou la honte dans la littérature de jeunesse contemporaine

découvre, « c'est l'être qui se découvre » (*Ibid.*). La douleur de la honte se concentre littéralement chez elles en un point névralgique qui leur demeure cependant étranger : l'intériorité est une zone inaccessible à autrui, mais aussi et surtout à soi. Toute la gageure des romans pour la jeunesse est d'exprimer et d'exorciser la douleur psychique engendrée par la honte et ressentie par les héroïnes : l'« alchimie de la douleur » (Baudelaire, 1868, p. 206) – si bien décrite par Baudelaire – relève de la fonction cathartique de la littérature. Proposer la restitution esthétique d'un affect qui, intrinsèquement, se dérobe à toute forme d'explicite, c'est là que se situe le véritable enjeu de cette littérature pour adolescents dans laquelle la honte, à la fois souffrance intérieure, source effective des maux des héroïnes, et souffrance physique, est le signe perceptible de ces mêmes maux.

### La honte de l'autre et de sa différence

La honte est souvent définie comme étant un mélange d'émotions et se distingue par ses multiples dimensions : sociale, narcissique, corporelle et même spirituelle. Dans les romans de C. Dreyfuss, K. Dunker, U. Mamon, F. Robert, J. Richter et M.-S. Vermot, la honte de l'autre équivaut à un court-circuit en interne, entre peur et colère, face à une situation de souffrance sociale. Sujet honteux, Anna craint les réactions de ses camarades de classe qui qualifient Klaus, son père, de type « fêlé comme un bovin atteint de Creutzfeld-Jacob » (Dunker, 2001, p. 53). Quand elle n'est pas dans l'évitement des autres, elle se laisse aller à des réactions de colère en introduisant l'un des serpents de son terrarium dans la salle de cours afin d'effrayer ses camarades et de se venger de leurs railleries : « Ton père est un vieux pochetron et débloque à fond » (*Ibid.*, p. 21). Malgré tout l'amour qu'elle lui porte, elle a honte de son père atteint d'une affection neuro-dégénérative : « J'avais tellement honte », avoue-t-elle (*Ibid.*, p. 32). Face à ceux qui se moquent ouvertement de Klaus atteint de DSTA<sup>3</sup>, Anna ne sait pas gérer ses émotions, ne fait pas la distinction entre colère (affirmation de soi) et violence (destruction). Elle associe émotion et comportement, et quand elle ose exprimer sa honte que, d'ordinaire, elle tait et couvre par des mensonges<sup>4</sup> (Dunker, 2001, p. 6), celle-ci débouche sur un passage à l'acte et la vengeance. Elle craint le rejet et l'exclusion du groupe-classe et se sent, lors des vexations qu'elle essuie, en situation d'infériorité et d'insécurité, seule et impuissante. L'âge, la pression du groupe

3 Démence sénile de type Alzheimer.

4 « Je m'entoure de mensonges, pour qu'aucun de mes camarades de classe ne remarque que chez nous, tout a changé. Ce n'est ni simple ni agréable, mais malheureusement je n'ai pas d'autre choix ».

et l'isolement sont les facteurs explicatifs de son agressivité, de sa violence physique et verbale et de ses croyances négatives sur elle-même. La honte l'isole de ses camarades de classe et la pousse à soustraire son père aux regards des autres. Avoir honte, c'est ne plus être dans la surface horizontale du sociétal, c'est être acculé à ce qu'elle ne voudrait pas être : différente et risible. Tout comme pour les « maladies de la faim », la honte désigne un état de mal-être psychique surgissant dans le dévoilement de ce qu'Anna voudrait tant cacher.

Puis suit la colère, presque simultanément en réaction naturelle de défense aux agissements de ses camarades. Face à l'injustice que subit son père, son courroux demeure tout d'abord bloqué, lorsqu'elle se trouve dans une situation où il lui est objectivement impossible de se défendre du fait du rapport de force inégal. A d'autres moments, par contre, sa fureur lui permet de restaurer l'estime d'elle-même. Peur et colère culminent en cris haineux : « Je m'égosillais : Porcs [...] vous n'êtes que de minables sales porcs » (Dunker, 2001, p. 101). La honte s'installe par la répétition et l'ancrage d'expériences douloureuses, puis se vit comme une expérience d'anéantissement, de confusion et de vide, car Anna ne sait gérer ce « court-circuit émotionnel » (*Ibid.*). La honte se manifeste émotionnellement par la peur et, de façon réactionnelle, cognitive et comportementale par de l'agressivité défensive, corporellement par des larmes et tremblements.

La honte de l'autre engage un certain vécu du corps et est caractérisée par des réponses physiques. Rougeur(s), transpiration, palpitations et larmes sont les manifestations visibles d'une sensation intérieure : « Mon visage est baigné de larmes, tout mon corps tremble [...] (*Ibid.*, p. 102) ; mes mains [...] forment un poing [...] Je sens que je tremble de tout mon corps, ma force et ma colère se fondent en un spasme (*Ibid.*, p. 26) [...] Je sanglote (*Ibid.*, p. 104) ». Liée à la peur du rejet et du ridicule, la honte de l'autre et de sa différence fonctionne comme un mécanisme de défense qui engage le moi des héros de façon globale. Cette honte leur est infligée, car elle naît, non d'eux-mêmes, mais de l'exposition de la maladie – signe d'un décalage, d'une différence – des parents : « Edouard est là qui tourne en rond sur le tapis, les bras le long du corps, le regard absent. Il tourne et tourne sans s'arrêter » (Vermot, 1996, p. 42), « Sa tête ballotte » (*Ibid.*, p. 58). Mais, cette honte de l'autre est, en fait, une honte de soi-même. Dans les romans<sup>5</sup> centrés sur un déclin progressif des facultés cognitives et de la mémoire ainsi que sur la démence, les héroïnes ont honte de faire partie de ce groupe-famille dans

5 Corinne Dreyfuss, Kristina Dunker, Uticha Marmon, Françoise Robert, Marie-Sophie Vermot, Jutta Richter.

## Un « poison de l'âme difficile à partager » ou la honte dans la littérature de jeunesse contemporaine

lequel la grand-mère perd « la tête » (Dreyfuss, 2004, p. 15) ou « la boule » (*Ibid.*, p. 25), n'a plus « la tête sur les épaules » (*Ibid.*, p. 42), où la maladie « enlève » (Vermot, 1996, p. 34) le père d'Eva, où les souvenirs de Fiete « tombent à travers sa mémoire trouée comme une passoire et disparaissent à jamais » (Richter, 2012, p. 91), où Klaus est « complètement à l'Ouest » (Dunker, 2001, p. 25), où Papi Lou « oublie tout » (Robert, 2013) où Berti a un « Troll dans sa tête » (Marmon, 2014, p. 65) et « erre dans les ténèbres de sa mémoire » (*Ibid.*, p. 42) sans trouver l'interrupteur pour la remettre en marche. Le corps malade qui fait honte, perçu lors d'une phase de l'évolution de l'affection, intelligibilisé par le texte qui en dégage une plus grande variété de sens que ne le ferait un examen clinique, est un référent signifiant : il est, avant tout, un corps expressif. On trouve, dans ces récits, toute une gamme d'indices, perpétuellement rejouée de la phase d'état<sup>6</sup> de la maladie dont les troubles de la mémoire, l'ataxie, l'adynamie ou l'aphasie. Edouard bave et lape bruyamment sa boisson (Vermot, 1996, p. 77), ses jambes sont agitées de soubresauts (*Ibid.*, p. 76), la main de Klaus tremble (Dunker, 2001, p. 35) et il titube (*Ibid.*, p. 61). Le corps s'offre à la lecture et rend visible le mal dont ils souffrent : l'apraxie idéatoire est illustrée, par exemple, par la difficulté qu'éprouve Klaus à porter une fourchette à sa bouche (*Ibid.*, p. 56), à faire sa toilette (*Ibid.*, p. 62) et à s'habiller convenablement (*Ibid.*, p. 53) ou par la perturbation de la coordination de ses mouvements et son hyperactivité (*Ibid.*, p. 32). La prosopagnosie est illustrée par l'incapacité de Fiete à identifier les visages de Katharina et Ole ou celle de Berti à reconnaître son propre visage sur une photo de famille. L'aphasie et l'apathie de la grand-mère sont narrées métaphoriquement : « Ses yeux regardent toujours loin. On dirait qu'elle nous a abandonnés, grand-mère. On dirait qu'elle s'est égarée » (Dreyfuss, 2004, p. 45). D'autres attitudes dont les troubles du caractère, les changements d'humeur ou l'altération de la perception dont l'anosognosie sont également manifestes : Edouard devient violent, frappe et griffe (Vermot, 1996, p. 62), la grand-mère demande des frites « pour tremper son baba au rhum » (Dreyfuss, 2004, p. 29), Fiete fait une sieste en plein soleil jusqu'à l'insolation (Richter, 2012, pp. 109-110), Adalbert est, tour à tour, Berti, l'enfant d'antan, et Opapi, l'arrière-grand-père de Mia. Cette mise en scène de la DSTA apparaît accompagnée de son lot de peines qu'elle inflige aux proches : l'impuissance, le découragement, la peur – et la honte. Les comportements socialement inadaptés de Klaus (Dunker, 2001, p. 56) catapultant un morceau de son gâteau au chocolat dans le décolleté de sa voisine de table

6 La maladie comprend 3 phases évolutives : la phase de début, la phase d'état et la phase terminale.

ou se déshabillant en public (*Ibid.*, p. 100), de Fiete, coiffé de son béret de matelot (Richter, 2012, p. 29) faisant une sieste dans un abribus ou d'Edouard balançant « sa tête contre le dossier du siège en bafouillant un magma pâteux imprégné de salive » (Vermot, 1996, p. 33) conduisent l'entourage à éviter les situations d'interaction sociale susceptibles de déclencher un sentiment de honte. Honte éprouvée, ici, autant par les adultes que par les adolescentes. Eva s'exprime très clairement sur ce qu'elle ressent à la vue de son père : elle « a honte. Honte d'être là, derrière Edouard » (*Ibid.*). La peur de perdre l'être cher se double d'un fort sentiment d'impuissance et de honte ce qui engendre une certaine culpabilité vis-à-vis de la personne atteinte de dégénérescence. Edouard, Klaus et Berti deviennent étrangers à eux-mêmes et à ceux qui les entourent. Ces derniers expriment leur honte conjuguée à la peur (*Ibid.*, p. 63) – Eva avoue « crever de trouille » (*Ibid.*, p. 9) –, à la détresse (*Ibid.*, p. 55), à l'exaspération (*Ibid.*, p. 57), à la fatigue qui les « assomme » (*Ibid.*, pp. 56-57) et, parfois même, au dégoût (*Ibid.*, p. 61) et à la colère (*Ibid.*, p. 57) car la non-reconnaissance et l'indifférence affective sont des blessures pour les conjoints et descendants. Les conséquences de ce processus sont complexes car la honte et ses corollaires vont démolir, chez Lucile, Eva et Anna, la fierté éprouvée pour leur parent. Sur une logique de retournement, cette fierté fait place à la honte.

Pour le sujet de la honte, deux situations sont exposées dans les romans pour adolescents du corpus : il peut demeurer – comme les adolescentes atteintes de troubles de la personnalité – dans la position de non-conjonction avec l'objet-valeur, propre à la déception et à l'insatisfaction car l'univers sociétal ne reconnaît pas sa « bonne image » (Dunker, 2001, p. 63) ou, à l'instar d'Anna, évoluer jusqu'à la position de disjonction, nécessaire pour engendrer une action : le personnage honteux est forcé de voir que l'univers sociétal lui oppose une autre image, insupportable. Dans le premier cas, les héroïnes s'adonnent à la résignation amère, désenchantée, pouvant aller jusqu'à la mort par le refus de s'alimenter suffisamment ; dans le second, elles réagissent par la colère et la violence. Les personnages honteux se partagent donc clairement en deux groupes : il y a, d'un côté, ceux atteints de TCA<sup>7</sup> dont la honte d'eux-mêmes – signe d'une détresse psychologique aigüe – a un retentissement négatif, potentiellement grave, sur la santé et, d'un autre côté, ceux dont le caractère ravageur de la honte se constitue à propos d'un élément sur lequel ils n'ont pas de prise comme les atteintes incurables

---

<sup>7</sup> Troubles des conduites alimentaires.

## Un « poison de l'âme difficile à partager » ou la honte dans la littérature de jeunesse contemporaine

du tissu cérébral. Il y a d'ailleurs, dans ces romans, un aspect très singulier : l'extraordinaire capacité de la honte à se trouver en « réserve » (Dunker, 2001, p. 101). Avant de surgir, elle reste latente. Sa survenue est liée à cet autre dont on craint qu'il « vienne à l'apprendre » (Freud, 1988, pp. 60-62) et implique la possibilité d'une suspension de l'affect tant que cette révélation n'a pas eu lieu. Honte de soi, de son image ou de sa parentèle, ce sentiment figure dans le panel émotionnel des romans pour adolescents. Elle est une atteinte de l'être même, « comme appartenant à l'être même de notre être » (Levinas, 1992, p. 73). La littérature de jeunesse souligne combien l'expérience de la honte est vécue comme une révélation dans laquelle un enjeu vital se trouve engagé jusqu'à déboucher sur des conduites autodestructrices.

Les auteures allemandes s'appuient sur les mêmes représentations culturellement disponibles que leurs homologues françaises pour brosser un tableau de la honte qui traverse aujourd'hui le champ psychanalytique, les champs sociologique, philosophique et la littérature de jeunesse. J.-P. Martin la présente comme la matière première, « le ferment » (Martin, 2006, p. 143) le plus puissant de la littérature. Cet affect majeur et singulier, dit-il, serait le moteur absolu des romans. Et Cioran affirme : « On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses qu'on n'oserait confier à personne » (Cioran, 1987, p. 1286). Pourquoi la honte, cette « passion de l'être » – selon la formule d'Aristote (Aristote, 1991, p. 85) – passionne-t-elle autant les auteurs et leurs lecteurs ? Est-elle vraiment l'essence même de la littérature ? Même de celle destinée à des adolescents ? Cela mériterait une étude approfondie tout comme il serait intéressant, dans une approche différentialiste, de se pencher sur des écritures de la honte « au masculin » destinées aux adolescents et d'analyser les modèles narratifs qu'ils véhiculent.

### Bibliographie

- Agamben, G. (1999). *Homo sacer*. Paris : Rivages.
- Aristote. (1991). *La Rhétorique des passions*. Paris : Rivages.
- Arold, M. (1999). *Völlig schwerelos*. Bindlach : Loewe.
- Balibar, E. (2004). *Âme. Vocabulaire européen des philosophies*. Paris : Seuil.
- Baudelaire, C. (1868). *Œuvres Complètes*. Paris : Lévy.
- Bernos, C. (2000). *Tellement tu es ma sœur!* Paris : Syros.
- Bertin, M. & Bertin R. (2000). *Journal sans faim*. Paris : Rageot.

- Biermann, B. (2008). *Engel haben keinen Hunger*. Weinheim : Beltz & Gelberg.
- Blobel, B. (2013). *Jeansgröße 0*. Würzburg : Arenat-TB.
- Brisac, G. (1994). *Petite*. Paris : Édition de l'Olivier.
- Cioran, E. (1987). De l'inconvénient d'être né. *Œuvres*, Paris : Gallimard.
- Cyrułnik, B. (2012). *Mourir de dire la honte*. Paris : Odile Jacob.
- Dreyfuss, C. (2004). *Ma grand-mère perd la tête*. Paris : Thierry Magnier.
- Dunker, K. (2001). *Anna Eisblume*. Weinheim : Beltz.
- Freud, S. (1988). *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense*. Paris : PUF.
- Germain, S. (1994). *Le Visage*, Paris : Autrement.
- Kristeva, J. (1980). *Pouvoirs de l'horreur*. Paris : Seuil.
- Kristeva, J. (1983). *Histoires d'amour*. Paris : Gallimard.
- Lacan, J. (1991). *L'envers de la psychanalyse*. Paris : Seuil.
- Lafay, A. (1992). *La douleur, approches pluridisciplinaires*. Paris : L'Harmattan.
- Levinas, E. (1982). *De l'Évasion*. Saint-Clément-de-Rivière : Fata Morgana.
- (1992). *De Dieu qui vient à l'idée*. Paris : Vrin.
- Marmon, U. (2014). *Als Opapi das Denken vergass*. Bamberg : Magellan.
- Martin, J.-P. (2006). *Le livre des hontes*. Paris : Seuil.
- Olievenstein, C. (1987). *Le non-dit des émotions*. Paris : Odile Jacob.
- Pascal, B. (1670). *Pensées, Preuves par les Juifs VI – Fragment n° 9/15*. Paris : Éditions de Port-Royal.
- Richter, J. (2012). *Das Schiff im Baum*. Munich : Hanser.
- Robert, F. (2013). *Papi Lou oublie tout*. Dominique et Compagnie : St-Lambert.
- Sartre, J.-P. (1943). *L'Être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*. Paris, Gallimard.
- Scotto di Vettimo D. (2001). *Métapsychologie et clinique de la honte : son statut, ses manifestations, son traitement psychothérapeutique*. Nice : Université Sophia-Antipolis.
- Semujanga, J. (1998). De l'ambivalence axiologique à la métamorphose des genres. *Présence francophone*, n° 52.
- Vermot, M.-S. (1996). *Les volets clos*. Paris : Seuil.
- Von Kaenel, J.-M. (1994). *Une énigme en souffrance*. Paris : Autrement.